

## **C'est seulement ça... ce qui n'est pas rien**

**Commentaire au chapitre 5 d'*Images incandescentes* : « C'est seulement ça »**

**José Antonio Giménez Micó**

**Concordia U. / The U. of Calgary**

« ... récits littéraires et histoires de vie, loin de s'exclure, se complètent, en dépit ou à la faveur de leur contraste. »

P. Ricoeur. *Soi-même comme un autre*

*Images incandescentes* est « une réflexion sur la politique ... Dans les récits de vie des paysans et des habitants de quartiers populaires ..., le chercheur traque la politique ... Même dans les récits de ceux qui s'affirment désintéressés ou inaptes à parler de politique, on repère des associations et des oppositions d'idées qui ... constituent l'imaginaire d'une collectivité ... Le maintien, l'évolution, l'entrechoc des principes d'ordre, incluant les moments où les interviewés hésitent à leur égard, s'en écartent discrètement par leur mode d'expression, sont éminemment d'ordre politique »<sup>1</sup>.

Molina et Corten mettent en pratique cette réflexion au long de l'ouvrage. En ce qui concerne le chapitre 5, « Seulement ça » (pp. 119-138), ils offrent une interprétation des récits de vie de trois informateurs – au Brésil, au Venezuela et en Bolivie – où la prolifération d'expressions telles que « seulement ça », « rien d'autre » ou « c'est tout » serait symptomatique de l'irruption d'un « quelque chose d'autre » allant au delà et en deçà de la doxa, de ce qui est communément admis. Ce « seulement ça », ce déni explicite de dépasser la frontière de l'acceptable, laisserait ainsi entendre des débordements des sens qui font grincer la machine binaire des principes d'ordre institués, en particulier ceux ayant la fonction de ranger les énonciateurs du côté des exclus. « Ce qui déborde », c'est justement « le refus de cette catégorie de soumis », de pauvres, de subalternes : de « pâture pour lois arbitraires »<sup>2</sup>.

*Seulement ça*. Ce qui n'est pas peu dire.

Leur interprétation est brillante et conséquente avec le projet avoué de la recherche. Or, il se peut fort bien que cela (*seulement ça*) : le projet lui-même, le cadre conceptuel, la méthode interprétative pour le mettre en pratique, soit ce qui fasse problème. Force est de constater que les récits de vie des

informateurs « subalternes » ont nécessairement été détournés de leur « sens original », dans le sens que le dictionnaire donne à « original » : « Qui émane directement de son auteur ou de sa source, qui n'est pas une copie, une reproduction, une traduction, une refonte, etc. »<sup>3</sup>. Tel que signalé par Ellen Corin, toute interprétation comporte nécessairement une portion de violence. « Nos tentatives pour comprendre l'imaginaire de l'autre », écrit Corin, ne sont-elles pas elles-mêmes prises dans ... notre imaginaire ? Que voit le chercheur depuis son lieu ? Lui, son propre reflet dans le miroir de l'autre ou l'autre ? Et quel est alors l'effet de leurre, de capture ou d'aliénation de l'image que nous nous faisons de l'autre, que nous lui présentons de lui-même ? Comment sortir de ce solipsisme qui fait que c'est toujours à partir de soi que l'on perçoit l'autre ? Comment en apprendre quelque chose que l'on ne se bornerait pas à reconnaître, que l'on ne saurait pas déjà ? »<sup>4</sup>

Ce questionnement transcende bien évidemment le chapitre 5, voire le livre *Images incandescentes* tout entier. N'importe quel travail académique qui veut bien tenir compte des altérités de quelque façon que ce soit court toujours le « danger », peut-être inévitable, de « s'appropriier l'autre par assimilation » auquel Spivak se réfère dans son célèbre article « Can the Subaltern Speak ? »<sup>5</sup>. C'est le cas, notamment, de la démarche méthodologique qui sous-tend tous les projets de recherche menés par le GRIPAL, y compris les miens. Mon commentaire critique doit donc se lire comme une sorte d'auto-critique. *Seulement ça*.

D'après l'un des représentants principaux des *Latin American Subaltern Studies*, J. Beverley (1999), « étudier le subalterne » constituerait un oxymoron car les institutions où les *Subaltern Studies* s'insèrent, telles l'université, l'historiographie, la « théorie » et la littérature écrite, seraient elles-mêmes « complices » dans la production de « subalternité »<sup>6</sup>. Or, l'exposition du problème dans ces termes, toute juste soit-elle, a entraîné, à mon avis, un effet pervers pour le champ des sciences sociales et humaines. On pourrait le schématiser ainsi : étant donné que toute tentative de « faire venir » l'autre (de l'« inventer », dans le sens étymologique du terme, pour paraphraser le titre de l'un des ouvrages de Derrida<sup>7</sup>) implique nécessairement son « appropriation par assimilation », il est plus « honnête » de se borner à étudier, décortiquer, déconstruire les textes canoniques qui font cette « sale tâche » ; si nous

ajoutons à cette recette une dose fraîchement moulue de critique de « notre » propre labour, la sauce d'un discours académique certes très auto-critique et fort sophistiqué mais peu ou nullement engagé est servie. Si l'on me permet l'expression, on jette le bébé avec l'eau de bain : n'osant plus accorder à l'« autre » des significations – car elles ne pourraient que trahir « nos » propres préjugés –, cet « autre » redevient in-signifiant ; n'étudiant plus les « subalternes » mais se penchant plutôt sur notre propre impossibilité à le faire, on déplace l'objet de la recherche, qui n'est plus « le subalterne » en tant que tel mais « nous, les intellectuels incapables d'étudier les subalternes ». On barre ainsi le chemin à la possibilité de les « étudier » (de les « comprendre », de « dialoguer avec eux ») et, bien évidemment, de tenir compte de ce qu'ils ont à dire: à *nous* dire.

Or, le fait de ne pas oser courir le risque de « s'appropriier l'autre par assimilation », ne nous conduirait-il pas, à la limite, à un solipsisme beaucoup plus néfaste que celui contre lequel Ellen Corin nous met en garde ? Autrement dit : qu'est-ce qui est plus déplorable : faire violence aux imaginaires des « autres » en les interprétant selon les imaginaires des chercheurs, ou leur faire violence en les excluant entièrement du débat ou de nos soucis ? C'est ça – *c'est seulement ça* – la question.

Justement, je crois que ces deux termes, « interprétation » et « appropriation », ou plutôt la problématique qui leur est attachée : la « violence de l'interprétation » qui suppose l'« appropriation de l'autre par assimilation », est la clé pour trouver une issue à l'aporie, tout au moins apparente, à laquelle nous sommes confrontés. Les interviewés pauvres et marginalisés ne sont certes pas nécessairement intéressé(e)s à problématiser les rapports de force et les « principes d'ordre » qui régulent et légitiment la société qui les marginalise ; la seule fonction de leurs énoncés consiste fort probablement, pour paraphraser Paul Ricoeur, à s'interpréter eux-mêmes dans les termes d'un récit de vie « saisie comme une totalité singulière », seul moyen, selon l'herméneute français, de « souhaiter qu[e cette vie] soit réussie, accomplie »<sup>8</sup>. *C'est seulement ça* ; ce qui n'est pas rien.

L'interprétation que Molina et Corten font de chacun des récits de vie qu'ils étudient est nécessairement fort différente à l'auto-interprétation de cette « totalité singulière » que les propres sujets bâtissent. C'est tout à fait logique : tant les points de départ (les imaginaires des chercheurs d'un côté, les imaginaires des interviewés de l'autre) que les points d'arrivée (les finalités distinctes des interprétations des uns et des autres) étant différents, l'appropriation réalisée dans le cadre d'une recherche l'est aussi

nécessairement. Or, est-ce que cette appropriation est par là-même illégitime ? Je reviens à mon point de départ, c'est-à-dire à la question posée par Corin : « comment », à partir de notre interprétation du discours des autres, « en apprendre quelque chose que l'on ne se bornerait pas à reconnaître, que l'on ne saurait pas déjà ? » Au bout du compte, c'est cela (*c'est seulement ça*) qu'il faut élucider pour justifier, ou non, une telle démarche interprétative.

Revenons encore à Ricoeur. Dans son article intitulé justement « Appropriation », le philosophe français montre que la véritable compréhension d'un texte implique nécessairement la « dés-appropriation » partielle de nos idées pré-conçues afin d'accueillir (de nous approprier) d'autres « sens », d'autres « mondes » que le texte nous propose. « Comprendre », écrit-il, « is not to project oneself into the text but to expose oneself to it; it is to receive a self enlarged by the appropriation of the proposed worlds that interpretation unfolds »<sup>9</sup>. C'est cette projection qui constitue le véritable objet de l'interprétation.

À mon avis, c'est à ce « soi plus vaste » (à ce *self enlarged*) que les auteurs d'*Images incandescentes* aspirent tout au long de leur démarche interprétative. Et je crois qu'ils ont réussi à l'atteindre, tout au moins partiellement, à travers leur lecture des récits de vie de Angelo, de Marcial, de Gustavo : à travers l'appropriation de leurs « mondes » qu'ils leur ont généreusement dévoilés.

Vanessa et André montrent ainsi la voie, l'une des voies possibles en tout cas, à quiconque est persuadé que la « parole ordinaire » a beaucoup à dire : à nous dire, à nous apprendre sur le discours social, sur les imaginaires institués et émergents, sur ce processus toujours mouvant de constitution et de reconstitution des identités individuelles et collectives conformant n'importe quelle société. Vanessa et André démontrent ainsi que les savoirs académiques, tout « eurocentriques » et « hégémoniques » puissent-ils être, ne sauront demeurer immuables à l'« appropriation par assimilation » des « mondes » que les voix subalternes leur proposent : nous proposent. *Seulement ça*.

Ce qui, à mon avis, n'est pas rien.

Voilà, c'est tout : *c'est seulement ça*... Merci beaucoup.

## NOTES

---

<sup>1</sup> Corten, André et Vanessa Molina. *Images incandescentes. Amérique latine : violence et expression politique de la souffrance*. Québec : Nota bene, 2010, p. 11.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 138.

<sup>3</sup> « Original », *Larousse en ligne* (<http://www.larousse.com/es/diccionarios/frances/original>).

<sup>4</sup> Corin, Ellen. « À la recherche d'une figuration : l'imaginaire-écrans ». *Cahier des imaginaires 2*. Montréal : GRIPAL, mars 2004, p. 7 (<http://www.gripal.ca/?q=printpdf/103>).

<sup>5</sup> « The subaltern ... cannot be heard or read ... Derrida marks radical critique with the danger of appropriating the other by assimilation ... The subaltern cannot speak. » Spivak, Gayatri Chakravorty. « Can the Subaltern Speak ? » Dans *Marxism and Interpretation of Culture*, C. Nelson et L. Grossberg (éds.). Basingstoke : Macmillan Education, 1988, p. 104.

<sup>6</sup> « ... la idea de “estudiar” al subalterno es catacrética o auto-contradictoria ... [El] discurso [de los estudios subalternos] y las instituciones que lo contienen, tales como la universidad, la historia escrita, la “teoría” y la literatura, son en sí mismos cómplices de la producción social de subalternidad. Los estudios subalternos deben, entonces, enfrentar e incorporar la resistencia al saber académico que Menchú expresa en las palabras finales de su testimonio: “Sigo ocultando lo que yo considero que nadie lo sabe, ni siquiera un antropólogo, ni un intelectual, por más que tenga muchos libros, no saben distinguir todos nuestros secretos” ». Beverley, John. « El subalterno y los límites del saber académico » (<http://actuelmarx.u-paris10.fr/bever2.doc>).

<sup>7</sup> « L'invention de l'autre, venue de l'autre, cela ne se *construit* certainement pas comme un génitif subjectif, mais pas davantage comme un génitif objectif, même si l'invention vient de l'autre. Car celui-ci, dès lors n'est ni sujet ni objet, ni un moi, ni une conscience ni un inconscient. Se préparer à cette venue de l'autre, c'est ce qu'on peut appeler la déconstruction. Elle déconstruit précisément ce double génitif et revient elle-même, comme invention déconstructive, au pas de l'autre. Inventer, ce serait alors “savoir” dire “viens” et répondre au “viens” de l'autre ». Derrida, Jacques. *Psyché. Invention de l'autre*. Paris : Galilée, 1987, pp. 53-54.

<sup>8</sup> « Quand je m'interprète dans les termes d'un récit de vie ... [i]l faut que la vie soit rassemblée pour qu'elle puisse se placer sous la visée de la vraie vie. Si ma vie ne peut être saisie comme une totalité singulière, je ne pourrai jamais souhaiter qu'elle soit réussie, accomplie » Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990, p. 190.

<sup>9</sup> Ricoeur, Paul. “Appropriation.” *A Ricoeur Reader: Reflection and Imagination*, Mario J. Valdés (éd.). New York/London/Toronto: Harvester, 1991, p. 87.